

Malherbe disciple et critique de Ronsard

Raymond Lebègue

Citer ce document / Cite this document :

Lebègue Raymond. Malherbe disciple et critique de Ronsard. In: Cahier des Annales de Normandie n°9, 1977. La Basse-Normandie et ses poètes à l'époque classique : actes du colloque organisé par le groupe de recherches sur la littérature française des XVIe et XVIIe siècles, tenu à l'Université de Caen en octobre 1975. pp. 8-20.

doi : 10.3406/annor.1977.3797

http://www.persee.fr/doc/annor_0570-1600_1977_hos_9_1_3797

Document généré le 15/10/2015

LES
POESIES

DE

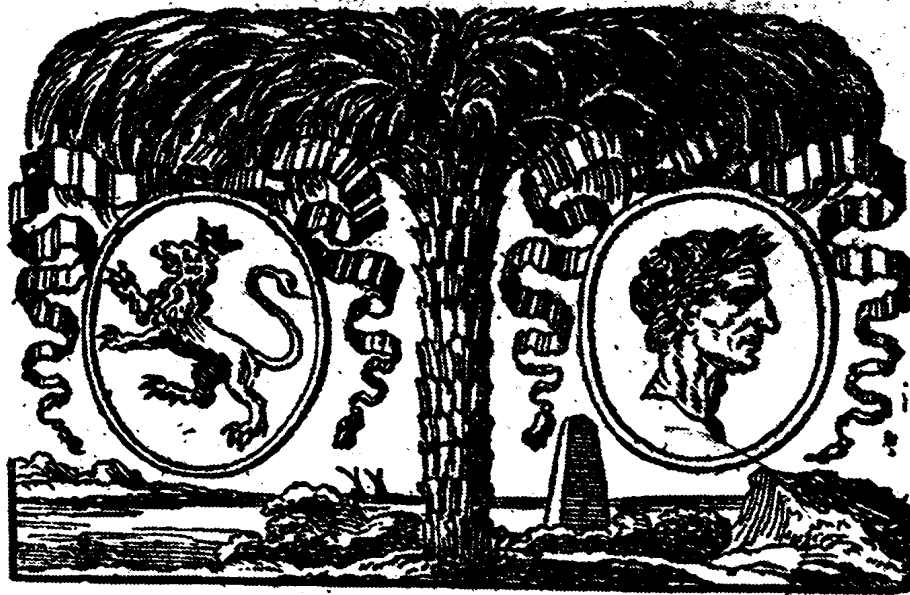
M. DE MALHERBE;

In libris AVEC *St. Benigni*

LES OBSERVATIONS

De sonant is DE 1786

R MONSIEUR MENAGE.



A PARIS,

Chez LOUIS BILLAINE, en la grande Salle
du Palais, à la Palme, & au Grand Cesar.

M. DC. LXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



Malherbe disciple et critique de Ronsard

Je veux mettre en lumière une ambiguïté dans la doctrine et la pratique de Malherbe. Elle apparaît dans ses attitudes successives ou simultanées à l'égard d'un poète français qui appartenait à une génération antérieure, mais dont la gloire était encore grande : Pierre de Ronsard. Pour notre sujet nous disposons d'une part des poésies de Malherbe, qui sont peu nombreuses et dont les sources ont été précisées surtout par le Belge Albert Counson (1), d'autre part de ses propos recueillis principalement par Racan.

La critique des XVIII^e et XIX^e siècles voyait en lui l'un des deux piliers du Classicisme, l'autre étant Boileau. Cette image monolithique de Malherbe s'est prolongée dans l'excellente thèse de F. Brunot. Cependant notre poète a vécu soixante-treize ans, il a écrit en vers pendant au moins quarante-trois années, il a été contemporain de plusieurs générations de poètes et il a subi l'influence de plusieurs d'entre eux. Ce parangon du classicisme cher à Nisard fut aussi Ronsardien et baroque.

Dans une première période de création poétique le jeune Malherbe ne fut qu'un épigone de la Pléiade. Les premières productions de sa Muse qui aient été conservées datent de 1575. Il a une vingtaine d'années et vit à Caen. Alors beaucoup de Caennais cultivent la poésie ; le plus en vue a vingt ans de plus que lui : c'est le fécond Vauquelin de La Fresnaye (2). Il admire et imite Ronsard, il adresse des vers au ronsardien Robert Garnier et à Malherbe. Quant aux autres poètes caennais, ils lisaient Ronsard et ses amis, avant de découvrir Desportes.

Aussi les *Larmes du sieur Malherbe* sont-elles écrites par un pléiadisant. On ne reconnaît la facture du Malherbe de la maturité que dans le « coup d'archet » initial : *Donques tu ne vis plus*. Les dérivés *noçage*, *nocier*, le diminutif *cupidonneau*, l'adjectif composé *noir-fumeux*, le tableau d'Hymen et de son cortège, tout cela rappelle les poèmes publiés par Ronsard, Baïf, etc... A l'imitation du *ba-battre* de l'ode à Michel de L'Hospital, le jeune Malherbe fabrique, plusieurs années avant Du Bartas, le verbe *ba-branler*.

Puis il fait un long séjour en Provence, et il se lie à Aix avec des poètes provençaux. Alors commence sa période baroque, marquée en 1585 par le sonnet à Perrache, où l'hyperbole est poussée jusqu'à

1. **Malherbe et ses sources**, Liège, 1904. Il y a peu à retenir des prétendus plagiats de Ronsard par Malherbe que Dreyfus-Brisac a accumulés dans **Les classiques imitateurs de Ronsard**, 1901.

2. Cf. R. Garapon, « Vauquelin de la Fresnaye et Malherbe », **Annales de Normandie**, janvier 1956.

l'extravagance, et en 1587 par les *Larmes de Saint Pierre*, où il dépasse son modèle italien par le nombre des images et métaphores, par les antithèses, et par les hyperboles. Cette crise baroque s'atténuera, et après 1607 il ne fera plus entrer dans les Recueils collectifs préparés par lui ce long poème, dont il a biffé vingt-six strophes sur son exemplaire du *Parnasse* de 1607.

Après avoir établi cette chronologie sommaire, je vais tenter de classer les emprunts faits par Malherbe à Ronsard. Ils appartiennent à toutes les périodes de sa vie depuis les *Larmes* de 1575 jusqu'à l'ode de 1628.

I. — LES THEMES

1. La poésie encomiastique.

Ronsard et Malherbe ont eu, l'un et l'autre, une carrière de poète officiel. L'un a loué les Valois, le second les Bourbons. Quand les circonstances se répètent, nous retrouvons chez Malherbe les thèmes traités par Ronsard, et parfois les ressemblances sont textuelles.

Ronsard avait prédit au jeune dauphin François la conquête de toute l'Europe, y compris le Bosphore. Malherbe prévoit la naissance d'un dauphin qui conquerra les pays musulmans et le « Bosfore » (3).

Tous deux décrivent avec les mêmes images la joie populaire :

*Sus donc France, sus donc, que gaillarde on te voye
Parmy les carrefours dresser les feux de joye,
Qu'on respande du vin, et que le peuple esmeu
D'allegresse, en dançant tout à l'entour du feu,
De chapeletz de fleurs se couronne la teste (4).*

*Peuples, qu'on mette sur la teste
Tout ce que la terre a de fleurs...
Qu'aux deux bous du monde se voye
Luire le feu de nostre joye :
Et soient dans les coupes noyez
Les soucis de tous ces orages (5).*

Tous deux dénoncent les sacrilèges commis dans les églises par les Protestants :

*On fait des lieux sacrez une horrible voirie,
Une grange, une estable et une porcherie (6).*

*Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrileges
Font plus d'impietez (7).*

3. Cf. Ronsard, édition Laumonier, VII, 47-50 ; Malherbe, *Ode à la reine sur sa bienvenue*, éd. Fromilhague-Lebègue, I, 83.

4. Ronsard, *Bienvenue du Connétable*, IX, 120.

5. Malherbe, *ibid.* Dans les rédactions primitives le 3^e vers était ainsi rédigé :
Que le bal empesche (ou estouffe) les rues.

6. Ronsard, *Discours des Misères*, XI, 29.

7. Malherbe, *Ode pour le Roi*, I, 167.

Tous deux affirment que le souverain — Charles IX, Henri IV, — méritait le trône par sa seule vertu. Même supposition : *Et quand* (Ronsard, XVII, 10), *Et que si* (Malherbe, I, 72).

Ronsard avait célébré l'éclatante victoire remportée à Jarnac par le futur Henri III sur les Protestants. Malherbe emploie les mêmes termes pour l'expédition de Louis XIII contre les Rochelois : *comme un lion, ta foudre, aux bors de Charante* (8).

2. Les lieux communs.

Il est naturel que certains lieux communs se trouvent à la fois chez Malherbe et chez Ronsard ; mais dans plusieurs cas la rencontre n'a pas été fortuite.

C'est sans doute à un des plus célèbres poèmes de Ronsard que Malherbe a emprunté le thème de la caducité et de la métamorphose universelles :

... *Qui dit que toute chose à la fin perira.*

On me dit qu'à la fin toute chose se change (9).

Il avait certainement lu l'ode pindarique de la victoire de Chabot (I, 104) :

*Une nue d'erreur pleine
Qui monte en nous, volontiers
Voilant la raison, nous meine
Esgarés des beaux sentiers.*

Nous en trouvons l'écho (y compris la rime *nous sommes-hommes*) dans une belle strophe de l'ode *Pour le roi allant en Limousin* :

*Un malheur Inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes.*

3. Les poésies chrétiennes de Malherbe ne me semblent pas apparentées à celles de Ronsard. Dans les *Larmes de Saint Pierre*, l'évocation des miracles de Jésus, aux vers 172-174, ne provient pas de la *Réponse aux injures*, mais du poème de Tansillo (10). La conclusion de la consolation à Du Périer ; *vouloir ce que Dieu veut*, est une formule trop banale pour qu'on la fasse dériver de l'épithaphe de Blondet par Ronsard (X, 311), ou de la Consolation adressée par Desportes à Cléophon.

4. Le poète et son art.

Ronsard et Malherbe avaient une trop bonne opinion de leur génie poétique pour ne pas la proclamer, surtout quand ils s'adressaient à leurs mécènes. A la suite de Ronsard, Malherbe a déclaré qu'il conférerait l'immortalité à ceux dont ses vers faisaient l'éloge. Il l'a dit à Marie

8. Ronsard, XV, 62, v. 7, 48, 55 ; Malherbe, I, 166, v. 2 et 63.

9. Ronsard, XVIII, 146 ; Malherbe, *Stances pour Alcandre*, I, 128.

10. Dans son édition de Malherbe, Lalanne a cité les vers correspondants de ce poème (I, 325).

de Médicis (I, 92), comme Ronsard en avait donné l'assurance à Catherine de Médicis (I, 70). Je n'ai trouvé de ressemblance textuelle qu'avec l'Élégie à Grévin (XIV, 196) :

Quatre ou cinq seulement sont apparus au monde.

Mais, bien que ce vers nous rappelle la belle strophe malherbienne

*Et trois ou quatre seulement
Au nombre desquels on me range,*

Malherbe n'a probablement pas connu cette élégie qui n'avait été imprimée que dans les œuvres de Grévin.

Comme Ronsard, et aussi Bertaut, il a affirmé sa précocité poétique (I, 171).

Ronsard et lui ont souvent encensé des personnages de médiocre mérite, par exemple Marie de Médicis, Luynes. Ils n'en ont pas moins proclamé, en s'autorisant des Muses, leur indépendance d'esprit et leur mépris pour la flatterie :

*Vous sçavés, pucelles cheres,
Que libre, onques je n'aprls
De vous faire mercenaires
Ni chetives prisonnieres (11)...*

*Les Muses hautaines et braves
Tiennent le flatter odieux,
Et comme parentes des Dieux
Ne parlent jamais en esclaves (12).*

Malherbe voit dans la vertu le fruit le plus précieux du travail poétique ; comme l'a montré Henri Franchet, c'est une idée que Ronsard avait souvent développée.

Enfin, avec les mêmes mots, les deux poètes ont opposé à la fertile inspiration de leur jeunesse la quasi-stérilité de leur âge avancé :

*Sy le sang jeune et chault n'escume en nostre cuer,
Lequel en bouillonnant agitte la pensée...
Mais quand...
... Tant la rage felonne
De son jeune desir son courage esguillonne... (13).*

*Quand le sang bouillant en mes veines
Me donnoit de jeunes desirs...
Mais aujourd'huy que... (14).*

5. Le thème amoureux.

Les deux poètes ont écrit, soit pour eux, soit pour le compte d'autrui, un grand nombre de poésies « amoureuses ». Tous deux ont

11. Ronsard, *A Mesdames filles du Roy*, VII, 76.

12. Malherbe, *Ode à Bellegarde*, I, 99.

13. Ronsard, *Elégie à Lhuillier*, X, 293.

14. Malherbe, *Pour la Reine Mère*, I, 211.

parfois cultivé l'obscénité. Mais, par ailleurs, leurs poésies amoureuses ne se ressemblent guère. Dans celles de Malherbe le thème du baiser et celui du rêve érotique ont disparu au profit de la victoire de la constance. Toutefois des idées, des expressions qui avaient servi aux poètes de la génération précédente se retrouvent chez lui. La voix de la belle charme les hommes :

*Diray-je que tes yeulx enchantent
Les plus constants qui se presentent
Devant ta face, et vistement
Avecque ta voix nompareille,
Tu tires leurs cuœurs par l'oreille (15).*

*Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens,
Soit que sa voix de ses accens
Frappe les cœurs par les oreilles... (16).*

Elle ranime les mourants, rend la vie aux morts :

Ce doux parler qui les mourants esveille (17).

Sa parole et sa voix ressuscent les morts (18).

Le retard dans la jouissance accroît le désir :

*... croistront...
... Tu auras jouissance,
Et trouveras meilleur mille fois le plaisir,
Car l'attente d'un bien augmente le desir (19).*

*... plaisir,
Qu'à des cœurs bien touchez tarder la jouissance,
C'est infailliblement leur croistre le desir (20).*

Une jeune et jolie femme ne saurait se refuser au plaisir :

*Voudriez-vous, Dame, en beauté tresparfaite,
... Trahir les dons que vous portez en vous ? (21).*

*Voudrois-tu que Madame, estant si bien servie,
Refusast le plaisir où l'âge la convie ? (22).*

Est-ce à Ronsard (VII, 142 et XVIII, 352), à Pétrarque, à Bertaut, ou à un autre que Malherbe emprunte ce truisme :

*Jamais l'âme n'est bien atteinte
Quand on parle avecque raison (23).*

15. Ronsard, *Ode à Mme Marguerite*, III, 103.

16. Malherbe, *Stances*, I, 122.

17. Ronsard, IV, 109.

18. Malherbe, *sonnet*, I, 117.

19. Ronsard, *Chant pastoral sur les noces du duc de Lorraine*, IX, 94.

20. Malherbe, *Sur le mariage du Roy*, I, 94.

21. Ronsard, *Elégie*, XV, 216.

22. Malherbe, *Victoire de la Constance*, I, 111.

23. *Stances pour Alcandre*, I, 225.

6. Le thème de la nature.

A la différence de Ronsard, Malherbe dans son âge mûr ne décrira plus la nature que par des termes généraux. Toutefois il a publié tardivement une chanson où il accumule des noms d'espèces végétales, et dont le début est tout à fait ronsardien :

*Sus debout la merveille des belles.
Allons voir sur les herbes nouvelles... (24).*

On se rappelle ce sonnet de Ronsard (VII, 140) :

Debout donq, allons voir l'herbelette perleuse.

II. — LA TECHNIQUE

1. La versification.

L'ouvrage de M. Fromilhague nous dispense d'étudier en détail la versification de Malherbe. C'est surtout dans ce domaine que Malherbe a été un heureux imitateur de Ronsard.

Comme Desportes, Bertaut et bien d'autres contemporains, il cultiva le sonnet et les stances. Mais, alors que l'ode était abandonnée, il remit en honneur l'ode, le dizain. On possède de lui deux poèmes en dizains heptasyllabiques et neuf en dizains octosyllabiques ; plus deux pièces en dizains hétérométriques. Entre 1596 et 1611, la plupart de ses meilleurs poèmes portent le titre d'ode. Ce choix de l'ode, du dizain, du grand lyrisme officiel marque un retour au lyrisme de la Pléiade, et particulièrement à celui de Ronsard (25). Sans doute Malherbe eut le mérite de laisser à Ronsard les strophes de plus de dix vers, et il perfectionna la structure du dizain. Mais sa dette à l'égard du chef de la Pléiade est capitale. Aux grandes odes de Ronsard il n'emprunte pas seulement la strophe, les mètres, la disposition des rimes, mais aussi le style élevé, le « coup d'archet initial », le mouvement, les fins de strophe en *éternellement* (26). Aussi trouvons-nous dans ses odes mainte imitation textuelle de celles de Ronsard.

2. L'expressivité.

Dans le domaine de l'expressivité l'influence de Ronsard sur Malherbe ne fut pas moindre. Le poète normand avait-il lu dans la préface posthume de la *Franziade* les citations contrastées d'un distique plein de mots « vulgaires » et d'un autre nourri de « belles et magnifiques paroles » : *furieux, profendit, scadron* (27), etc... ? Tout au moins s'est-il réglé sur

24. Malherbe, I, 164.

25. Dès 1891, Gustave Allais l'avait affirmé (*Malherbe et la poésie française à la fin du XVI^e siècle*, p. 298).

26. Voir par exemple, Ronsard, I, 107 et 120. Mais M. Fromilhague a remarqué que le groupe poétique d'Aix employait souvent cette clausule (*Vie de Malherbe*, p. 80-81). — Malherbe l'employait aussi dans la prose oratoire : voir mon *Malherbe et Du Périer*, Nizet, p. 49.

27. L. Terreaux consacre à l'expressivité, à l'énoncé « signifiant » une large partie de Ronsard correcteur de ses œuvres. Voir aussi R. Lebègue, « Ronsard au travail » *Lettres d'humanité*, XI, 1952, 72-92.

l'exemple de Ronsard, et non sur celui de Desportes, qui, dans ses poésies profanes, recherchait une harmonie fluide plutôt que la force.

a) Les corrections de Ronsard et celles de Malherbe témoignent du même souci d'expressivité. Dans la *Franciade* : *recru des travaux* = *suant des travaux*, *animez* = *rechaufez*, *languit* = *se rouille*, *venus* = *surgis*. De même, dans l'*Ode de bienvenue* : *la fureur qui le guide* = *la fureur qui l'emporte*.

b) Beaucoup de poèmes de Ronsard commencent sur un coup de gong : une forte affirmation, une apostrophe, une injonction, une exclamation (28). Il en est de même pour ceux de Malherbe. *C'est grand cas*, dit le premier ; *c'est un estrange cas*, affirme le second. Tous deux mettent souvent en tête *voicy*. Ils apostrophent les Muses, ou bien une beauté, une belle âme, une belle déesse. *A chère maistresse à qui je doy la vie* répond *chère beauté que mon ame ravie*. Comme Ronsard, Malherbe commence souvent son poème par *donc*. Trois pièces de Ronsard, une de Malherbe commencent par *sus*, suivi d'un impératif. Chez les deux poètes le début est parfois un ordre négatif : *ne* suivi de l'impératif. Souvent le premier mot est l'exclamation *ô*, ou bien *que* ou *quel*.

c) Ronsard et Malherbe recherchent les images qui font une forte impression sur les sens et l'esprit. Quand Malherbe fait dire à Henri IV amoureux *aussi suis-je un squelete*, se souvient-il de Ronsard mourant : *un schelette, je semble ?* c'est possible, mais point certain. J'ai cité plus haut les tableaux semblables de la liesse populaire. Dans la Consolation à Du Périer, la mort « se bouche les oreilles » ; chez Ronsard elle n'a point d'oreilles, et déjà Marie l'Angevaine se bouchait les oreilles (29). Selon Malherbe, les conquêtes d'Henri IV *raseront* tout le Piémont et *écraseront* la couleuvre de Milan. Il emprunte à Ronsard la métaphore *paver* : comparez à *d'Espagnols abbatus la campagne pavant* (*Ode sur la prise de Marseille*) et à *il pavast les plaines de morts* (*Ode à Bellegarde*) ces paroles de Ronsard au vainqueur de Cérizoles : *de mors tu paves la place*, et au futur Henri III : *tu paveras espais de cors mors toute la campagne* (30).

3. Les ornements poétiques.

a) Ronsard et Malherbe multiplient les images et les comparaisons. Un bon nombre d'entre elles font partie du fonds commun de la poésie du temps. Mais parfois une influence directe est probable. L'expression *siecles empanez*, employée par Ronsard (XVII, 38) se retrouve dans une des premières poésies de Malherbe (I, 251). Cette comparaison appliquée par Malherbe à la veuve d'Henri IV :

*Ce qu'endure une fleur que la vie ou la pluye
Bat excessivement,*

fait nécessairement penser à la mort de Marie :

Mais batue ou de pluye ou d'excessive ardeur.

28. Cf. mes « Remarques sur les débuts des poésies de Ronsard », B.H.R. XXXVII, 1975, p. 69-71.

29. VII, 160 et XV, 302.

30. I, 86 et VII, 71.

b) Au temps de Malherbe la mythologie est l'ornement de très nombreux poèmes. Mais, sauf dans les Consolations à Cléophon et à Du Périer, chez lui elle est accessible à tout lecteur moyen : on cherche en vain dans ses vers le nom d'Erysichon.

A cette différence près, son Panthéon ressemble beaucoup à celui de Ronsard. Des réminiscences sont très probables. J'ai signalé plus haut le thème de l'indépendance des Muses. Parmi tant de vers que Ronsard leur a consacrés, ceux-ci :

*Muses qui habités de Pernasse la crotte,
Filles de Jupiter, qui allés neuf en trope,
Venés et repoussés par vos belles chansons
L'injure faitte à vous et à vos nourrissons (31),*

trouvent un écho dans l'ode sur les heureux succès de la Régence :

*Les Muses, les neuf belles Fées,
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orféés
La troupe de leurs nourrissons.*

Comme Ronsard, Malherbe se targue de connaître l'avenir par « son Apollon » (32). La phrase négative de l'ode de bienvenue « *telle n'est point la Cythérée* » fait écho à cette phrase positive :

Telle qu'on voit la belle Cythérée (33).

L'antithèse entre Jupiter et Pluton qui remplit deux strophes de l'ode au président de Verdun, est empruntée à l'ode de Gui Peccate (34).

La gigantomachie qui sert de comparaison dans la très ronsardienne ode à Louis XIII, vien tout droit de la célèbre ode à Michel de L'Hospital. Non seulement Malherbe emprunte à son modèle Briare, Mimas, Typhon, Encelade (35), mais il lui doit une de ses strophes les plus vigoureuses :

*Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachez :
Phlegre qui les receut, pût encore la foudre
Dont ils furent touchez.*

Ronsard avait écrit :

*Si que le souffre amy du fouldre
Qui tomba lors sus les Geans,
Jusqu'au jourd'huy noyrcist la pouldre
Qui put par les champs Flegreans.*

A ce Panthéon s'ajoutent, en nombre illimité, les forces de la nature et les abstractions personnifiées. Voici les fleuves, dont la corne appelle fatalement la rime *morne* :

31. Responce aux injures, XI, 141.

32. Ronsard, V, 246 ; Malherbe, Ode pour le roy, I, 168.

33. Ronsard, Chant pastoral à la duchesse de Savole, IX, 180 (texte des éditions de 1578 à 1584).

34. Ronsard, II, 109. Mais les vers 31-33 proviennent d'une ode d'Horace (*nil miserantis Orci*).

35. Ronsard ne cite pas Euryte.

*Le vieil Apennin sera
Portrait d'une face morne,
Le Rhin vaincu cachera
Parmi ses roseaux sa corne (36).*

*Desja le Tezin tout morne
Consulte de se cacher,
Voulant garantir sa corne (37).*

L'exhortation de la Victoire à Louis XIII s'inspire des *Argonautiques* de Valérius Flaccus, où la Gloire se tient sur la rive du Phasos ; mais « aux bords de Charante » peut être une réminiscence de l'ode de Ronsard intitulée *Prophétie du dieu de la Charante aux mutins de Guienne* (I, 192) ; les circonstances présentaient quelques points semblables : à quatre-vingts ans de distance une armée royale s'efforçait de vaincre la révolte de citoyens du sud-ouest de la France. Le mythe de l'âge d'or développé par Navarrin dans la *Bergerie* de 1565 a fourni à Malherbe, pour le *Récit d'un berger au ballet de Madame*, les glands et l'aconite, Pan et Géryon (38).

c) A la mythologie sont liées les cérémonies de la religion païenne. Un poème de jeunesse, les *Larmes du sieur Malherbe*, abonde en souvenirs ronsardiens :

*Reçois ces vers à gré, qu'à tes cendres j'appans...
Le prophète laurier y croisse, et le lyerre
De ses bras tortueux étroitement l'enserre.*

On y reconnaît entre autres le souvenir du sonnet sur la mort de Marie :

Pour obseques reçoÿ... (XVII, 125),

et celui de l'ode *De l'élection de son sepulcre* :

*Arbre qui soit couvert
Tousjours de vert.
De moi puisse la terre
Engendrer un l'hierre,
M'embrassant en maint tour
Tout alentour (II, 99).*

d) Comme Marot, Ronsard n'a pas dédaigné les jeux sur les noms de personnes (*Françoise, framboise ; Hélène, haleine*). Après le poète néo-latin Pontano, il en avait fait un sur le prénom d'une jeune morte : voir son *Epitafe de Rose* (VII, 99). Malherbe s'en est probablement souvenu, quand la fille de son ami normand Cléophon mourut :

Et ne pouvoit Rozette estre mieux que les roses.

Ainsi donc, qu'il s'agisse du fond ou de la forme, Malherbe eût pu

36. Ronsard, *Ode au dauphin*, VII, 52.

37. Malherbe, *Ode sur le voyage de Sedan*, I, 68.

38. Ronsard, XIII, 103-104, v. 544, 548, 553, 568 ; Malherbe, I, 148-149, et II, 209.

souvent écrire en marge de ses poèmes : « Ici je ronsardisois (39) ». Ayant peu d'imagination, il était heureux de trouver dans l'œuvre de son illustre devancier des lieux communs, des formes lyriques, des formules, des images, des ornements, etc...

Dans des circonstances mal connues, il lui rendit un hommage. Alors qu'il habitait Paris depuis quatre ans, on publia la onzième édition collective des œuvres de Ronsard. On revint au format in-f° qui avait été choisi pour la magnifique édition de 1584. Celle de 1609 n'est pas moins belle, avec son frontispice de Léonard Gaultier. Parmi les pièces liminaires on trouve les signatures habituelles. Mais sous le portrait de Cassandre figurait pour la première fois un quatrain anonyme ; il reparaitra, ainsi que ce portrait, dans l'édition de 1623. Ces quatre vers, où l'on reconnaît l'opposition, chère à Malherbe, de l'art et de la nature, sont de lui : il l'a dit souvent à son jeune ami Guillaume Colletet (40). Qui lui a demandé cette contribution ? Serait-ce Claude Garnier, lequel coopéra à l'édition de 1609 ? Ce serait étonnant, car la même année, il attaquait Malherbe et son école (41). Pourquoi Malherbe n'a-t-il pas mis sa signature ? S'il a participé à l'hommage à Ronsard, c'est peut-être parce qu'à cette époque il s'occupait plus à critiquer Desportes, mort depuis peu et qui avait eu un succès prolongé, que le poète de la génération antérieure.

En revanche il a émis, sur la poésie de Ronsard, des jugements péjoratifs qui ont été rapportés par Racan et d'autres. Le plus ancien, semble-t-il, se trouve dans le Commentaire de Desportes. Ce poète avait réimprimé, en 1600, sous le nom de *Cléonice*, ses *Dernières amours*. Le recueil se terminait sur deux pièces laudatives : l'une, déjà ancienne, de Bertaut, et l'autre, jusqu'alors inédite, de Ronsard. De nos jours, on a contesté l'authenticité de celle-ci ; J. Lavaud donne des arguments en sa faveur (42). Malherbe a jugé sévèrement ce sonnet, ne louant que le tercet final et biffant les neuf premiers vers. Dans le même Commentaire il reproche à Ronsard l'emploi du vieux mot *fère*.

Chapelain a rapporté à Racan qu'il avait trouvé Malherbe à son domicile en train de chanter un pont-neuf fort plat. Le poète prit le temps d'achever la chanson, puis il reçut Chapelain en disant : « J'aimerois mieux avoir fait cette chanson que toutes les œuvres de Ronsard » (43). Boutade malherbienne : il eût été fort irrité si un compilateur de recueil collectif avait réédité sous son nom cette œuvrette.

Un jour, Racan fit lecture d'une chanson de Ronsard en présence de son maître ; mais il n'a pas pris la peine de rapporter le jugement de celui-ci (44).

39. Selon Ménage, Malherbe, lisant à ses amis un de ses poèmes, se serait arrêté et aurait exprimé ce jugement péjoratif.

40. Cf. mes « Nouvelles études Malherbiennes », B.H.R., V, 1944, 187-190.

41. Cf. F. Brunot, *La doctrine de Malherbe*, p. 84 et 553-554.

42. Ph. Desportes, 1936, p. 505. Elle est reproduite dans l'édition Laumonier, XVIII, 351.

43. Voir L. Arnould, *Anecdotes inédites sur Malherbe*, 1893, p. 40.

44. *Ibid.*, p. 39-40. La chanson fait partie des *Amours* de 1552.

Voici deux anecdotes qui concernent le Ronsard annoté et biffé par Malherbe :

Il mettoit à la marge de tout ce qui ne luy plaisoit pas dans Ronsard, Moilon, Moilon (45).

Il avoit aussi effacé plus de la moitié de son Ronsard et en cottoit à la marge les raisons. Un jour, Yvrande, Racan, Coulomby et autres de ses amis le feuilletoient sur sa table, et Racan luy demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point effacé : « Pas plus que le reste, dit-il ». Cela donna sujet à la compagnie, et entr'autres à Coulomby, de luy dire que si l'on trouvoit ce livre après sa mort, on croiroit qu'il auroit trouvé bon ce qu'il n'auroit point effacé ; sur quoy il luy dit qu'il disoit vray, et tout à l'heure il acheva d'effacer tout le reste (46).

Quelles étaient les raisons de cette animosité ? Il est inutile de revenir sur les différences fondamentales de leurs conceptions sur l'œuvre et la langue poétiques. Il y eut aussi des raisons secondaires. Malherbe devait éprouver de la jalousie devant la fécondité et la rapidité d'un poète qui ne mettait pas « six ans à faire une ode », et envier le succès persistant de ses œuvres : quatorze éditions complètes de 1560 à 1623 ; en face, il ne pouvait aligner que des feuilles volantes, des plaquettes, et des recueils collectifs où il n'accéderait à la première place qu'un an avant sa mort.

Enfin ce qui contribuait à accroître sa mauvaise humeur, c'est la préférence pour Ronsard que ses adversaires affichaient ; dans son combat contre eux il était forcé de le critiquer. Ainsi Régnier, dans sa riposte à Malherbe, liait la cause de son oncle à celle du grand Vendômois (alors que celui-ci avait criblé de critiques la poésie de Desportes !). En 1610, le dramaturge Claude Billard qualifie Ronsard d'Apollon et de Phénix, et couvre d'injures les « simples grammairiens rimeurs » les « Aristarques », c'est-à-dire Malherbe et ses premiers disciples. Nicolas Richelet, dont les commentaires figurent dans plusieurs éditions complètes de Ronsard, terminait celui de l'*Hymne des démons* par une violente sortie contre les « males herbes » (47) : l'allusion était claire ! Et l'on sait l'attitude combative de Mlle de Gournay.

Ce Ronsard, criblé de notes critiques et de traits de plume n'a jamais été retrouvé. Mais Malherbe ne s'est pas défait de cet exemplaire : en 1628, il s'inspirait encore de Ronsard pour son ode à Louis XIII, et dans l'inventaire de ses biens après décès les notaires inscrivirent les *Œuvres* de Ronsard in-f° (48), donc une de ces trois éditions : 1584, 1609, 1623 (à cause du quatrain, je pencherais pour celle de 1609).

45. *Ibid.*, p. 36. Selon Racan, moëllon s'opposait, dans la pensée de Malherbe, à la pierre de taille.

46. On possède deux autres ouvrages annotés par Malherbe : le Desportes, et un exemplaire de l'*Orlando furioso* (Venise, 1603) ; cf. sur son Arioste les *Mélanges Drouhet*, 1940, et P. Ciureanu, *L'italianismo di Malherbe*, 1962, p. 93 sq.

47. Dans son édition (VIII, 139, n. 2) Laumonier l'a citée.

48. Cf. R. Lebègue, « La fin de Malherbe » *XVII^e siècle*, année 1965, p. 95.

La postérité, qui simplifie abusivement l'histoire littéraire, voit en Malherbe l'homme qui a ruiné la gloire de Ronsard. Il y a beaucoup de vrai dans cette opinion, encore qu'à cette époque il ne fût pas le seul à formuler des critiques contre la poésie de son devancier ; et d'autre part certains lettrés professaient une égale admiration pour tous les deux. Mais la victoire n'est pas venue tout d'un coup. Et l'on oublie trop que Malherbe n'a cessé d'utiliser les thèmes, les expressions, les mouvements, les mètres de Ronsard ; sans les odes de celui-ci eût-il cultivé le grand lyrisme, et avec un art aussi éclatant ?

Raymond LEBÈGUE.